



Parvine Curie, sculptrice protectrice

Discrète, l'artiste d'origine franco-iranienne a tardivement accédé à la notoriété qu'elle mérite. **À la fois refuges et remparts, ses sculptures font désormais l'objet d'expositions, en institution comme en galerie.**

.....
PAR ANNE DORIDOU-HEIM

Parvine Curie, née en 1936 à Nancy, est intimement et artistiquement liée à Troyes (Aube). Fille de pharmacien, elle grandit dans cette « ville de tours, de voûtes, de colonnes et de flèches », sensible déjà à la force de l'architecture. En 2024, le musée d'art moderne de l'ancienne capitale des comtes de Champagne – dont elle a sculpté la porte d'entrée dans du bois d'iroko en 1984 – célèbre sa réouverture en lui consacrant une vaste rétrospective (voir *Gazette* 2024 n° 19, page 188). Pendant l'hiver 2024-2025, c'est au tour du galeriste Pierre-Alain Challier – après une exposition monographique en 2022 – de présenter ses œuvres, à côté cette fois de celles de son mari, François Stahly (1911-2006). Un dialogue pour le meilleur, tant leurs travaux se répondent dans un ballet à la fois complémentaire et intemporel. Une invitation aussi, à revenir sur le long parcours d'une artiste enfin reconnue à l'égal des grands créateurs de son temps. Car, à l'instar de beaucoup de pionnières qui ont fait le XX^e siècle, telles Marta Pan (voir *Gazette* 2019 n° 9, page 242), Alicia Penalba (voir *Gazette* 2019 n° 1, page 118) et bien d'autres, il lui a fallu faire preuve de patience. D'une élégance innée, qui n'a pas pris une ride, la sculptrice a tracé son chemin en toute modestie, sans chercher à attirer la lumière sur son travail.

Parvine Curie est une insatiable curieuse ouverte sur l'ailleurs, passée par des études linguistiques avant d'arriver à l'art. Il faut alors se rendre à Barcelone, lieu de sa découverte de l'art roman catalan, et à sa rencontre, en 1957, avec le sculpteur argentin d'origine catalane Marcel Marti (1925-2010). Pressentant son talent, celui-ci l'encourage à se lancer. En autodidacte, elle s'essaie d'abord au dessin, puis à des objets en terre et à des masques. Leur fils David naît en 1960. La même année, elle expose ses premières œuvres à l'Institut français et poursuit avec assiduité son travail, qui gagne en construction et en stylisation. Elle découvre la pratique du métal, tandis que ses sculptures sont montrées dans différentes galeries de la capitale catalane et remarquées par un galeriste parisien. 1968, année révolutionnaire, marque le début de ses *Mères*, celles dont elle dit : « Quand j'ai découvert la sculpture, j'ai trouvé une sorte de force qui m'a poussée à définir une forme qui s'approche d'un habitacle-mère », à la fois architecture et personnage. C'est pourquoi elle ne se définit pas comme une artiste abstraite : « Je ne fais pas de sculpture abstraite. J'ai toujours cherché l'humain. » En 1970, elle présente *Première Mère* au Salon de la jeune sculpture dans le jardin du Luxembourg, un assemblage artisanal de planches peintes et

rehaussées de laiton. Un an plus tôt, elle avait quitté l'Espagne pour la France et sa capitale. Son travail est alors remarqué par François Stahly. Le sculpteur, y voyant des affinités avec ses propres recherches, est impressionné par la force qui se dégage de cette jeune femme gracile et l'invite à venir travailler dans l'atelier collectif installé au Crestet (Vaucluse). Là, elle peut enfin apprendre véritablement les bases du métier, la taille du bois et de la pierre.

La sculpture comme refuge

En 1973, séparée de Marcel Marti, elle part pour six mois avec Stahly en Amérique du Nord, où elle découvre les civilisations précolombiennes. Ce sera le point de départ de nombreux voyages – au Mexique, Guatemala, Maroc, en Inde pour y rejoindre son fils, Égypte, Grèce, Israël, etc. –, chacun d'entre eux lui donnant l'accès à de nouvelles civilisations. Il ne faut toutefois pas l'imaginer en touriste, plutôt en étudiante avide d'apprendre. « J'ai quitté Troyes, aux souvenirs lointains, mais la vision des cathédrales-mères devient plus réelle au fil des ans. J'en découvre d'autres, je les cherche pour m'abriter et méditer dans leurs nefs chaudes et cela me semble naturel de les baptiser "Mères". Après les avoir contemplées



Parvine Curie (née en 1936), *Mère Poblet*, 1996, poudre de marbre et résine blanche, et *Paysage*, bas-relief en résine teintée à patine grise, 42 x 70 x 3 cm.

© THIERRY MALTY

au faite d'un village, ou au terme d'une ruelle de cité ancienne qui donne sur un parvis, je retourne dans mon atelier et je modèle des sculptures-architectures. Ainsi le spectateur a-t-il la possibilité de rêver aux basiliques d'un autre monde. »

Cette relation intime à l'architecture sacrée des temps anciens se transforme en sculptures : *Mère-Labyrinthe*, *Mère-Forteresse* ou *Mère-Retour*, chacune se fait rempart imposant et protecteur. Taillées dans le bois et teintées de noir, ou sculptées dans le marbre blanc, elles sont massives, sans fioriture, comme l'art roman. Rien ne doit perturber le regard de la quête du sacré qu'elle cherche à transmettre. Cette quête, elle la mène afin de trouver une protection solide contre les aléas de la vie. Pour les définir, l'historien Pierre Cabanes parle d'« épaulement des forces ». Sa vie fait écho à ses œuvres. Stahly meurt en 2006, puis son fils, peintre et poète, l'année suivante : une plaie béante qui la propulse

à voir

« Parvine Curie – François Stahly. Regards croisés », galerie Pierre-Alain Challier, 8, rue Debelleyne, Paris III^e, tél. : 01 49 96 63 00, parvinecurie.com
Jusqu'au 29 mars 2025.

encore plus dans le travail et sur les pistes du monde. Les ateliers ont toujours été ses refuges, où cette infatigable globe-trotteuse pose ses bagages entre deux lieux de découvertes : Barcelone, Cadaqués, Le Crestet et, enfin, Meudon. « La sculpture, ce sont ces heures, ces journées d'une qualité autre, où l'on crée à travers la terre : un refuge aussi, une demeure, un labyrinthe, à la recherche d'un centre. »

Devant la blancheur et le dynamisme intrinsèque de certaines sculptures de Parvine Curie, on pense à Brancusi. Elles partagent avec celles de l'artiste roumain le reflet des formes dures et polies, les proportions élançées et une grande pureté, mais elles s'ouvrent à plus de dynamisme. Au début des années 1990, Parvine Curie s'autorise même une certaine légèreté. Les volumes s'affinent, les arêtes s'aiguisent et les compositions s'inclinent. Elle ressent le besoin de projeter ses œuvres dans l'espace, d'aller toujours de l'avant, plus haut aussi. Toujours solidement ancrées dans le sol, les sculptures sont pourtant en élévation, avec une forte aspiration à la spiritualité. L'artiste laisse plus de place aux vides afin que la lumière puisse pénétrer et circuler. Chez elle, il y a désormais comme une acceptation du déséquilibre, jusqu'à une impression de chavirement, de suspension. Les compositions géométriques en bois mas-

sif laissent place au blanc immaculé du marbre ou de la résine, matériaux dès lors privilégiés. La série des *Envols* participe à son « désir d'échapper ».

Le temps de la reconnaissance

En 2018, *Mère-Matmata* est achetée par le Centre Pompidou et le plasticien Pierre Huyghe installe *Mère-Anatolica* – elle a accepté de la lui céder – dans le parc du musée néerlandais Kröller-Müller. En 2021, elle participe à l'exposition « Elles font l'abstraction » au Centre Pompidou, une étape essentielle dans la reconnaissance de l'art féminin au XX^e siècle. La même année, elle fait don de trois sculptures monumentales au Centre des monuments nationaux, destinées à l'abbaye de Beaulieu-en-Rouergue, et de sept œuvres à la Ville de Troyes, dans le cadre de la rénovation du musée d'art moderne, collections nationales Pierre et Denise Lévy. Pierre-Alain Challier, son galeriste actuel, qui a véritablement découvert son travail en 2009, reconnaît « avoir été subjugué tant par la beauté de son œuvre que par sa personnalité unique ». Il participe à sa redécouverte, heureux que « du Centre Pompidou au Guggenheim de Bilbao, ses sculptures soient à l'honneur dans les plus belles collections. La consécration d'un parcours patient et déterminé qui mérite tellement la lumière ». ■



Parvine Curie (née en 1936),
Personnage dans le vent, 2007,
bois d'iroko, 55 x 36 x 34 cm,
et *Personnage Burka*, 2005,
collage sur papier fort,
59,5 x 39,5 cm.

© THIERRY MALTY